



Killerton pressa la détente, le coup partit.—Page 46, col. 1

LA ROCHE - QUI - TUE

TROISIÈME PARTIE

LA MORTE VIVANTE

(SUITE)

Elle continua à s'avancer. Lui, il fléchit sur ses jambes, se voila la face de ses deux mains et tomba à genoux, lourdement.

— Pardon, Ameline, pardon ! répéta-t-il dans un gémississement.

Certes, en ce moment il était sans force, sans courage. Sa conscience le courbait impérieusement. Un enfant en aurait eu raison.

Mais la comtesse n'était pas venue pour jouer un rôle dans une fantasmagorie. Elle n'entendait pas triompher à la faveur d'une crainte puérile. Ce qu'elle voulait, c'étaient deux lignes de la main de cet homme, avec sa signature et son sceau : l'ordre d'élargissement d'Alain Prigent.

Elle ne profita donc pas de la situation singulière que lui faisait la terreur irraisonnée du coupable. Elle ranima sa raison en s'adressant à elle.

— Comte de Kergroaz, fit-elle, vous m'avez reconnue et vous vous êtes souvenu de votre crime.

La voix du fantôme était celle de la vivante. Elle rendit au misérable la notion de la réalité. Il murmura :

— Que me voulez-vous, Ameline ? Que venez-vous me demander ?

Elle répondit, avec la loyauté de son âme, avec la fière noblesse de son cœur plein d'amour pour le captif du fort Taureau :

— Ce que je viens vous demander, Arthur Killerton c'est un grand acte d'honnêteté qui me fasse oublier tous vos crimes.

Le spectre parlait de plus en plus comme une créature pleine de vie. Arthur de Kergroaz écarta ses mains et osa la regarder.

Ameline était debout devant la table. Elle la touchait de sa main. Ses doigts effleuraient le sabre et les pistolets chargés. La lumière du candélabre l'éclairait de trois quarts, faisant ressortir la mate pâleur de ce visage si beau sous les dentelles de la morte en blanc.

Ce ne fut plus une crainte superstitieuse, mais la terreur la plus naturelle du monde qu'éprouva Killerton.

Qu'est-ce qui empêchait la comtesse de s'emparer des armes mises ainsi à sa portée et de l'abattre comme un chien, d'un coup de pistolet ?

Mais Ameline n'avait aucune intention de recourir à ce moyen brutal et sommaire, qui pourtant eût été légitime.

Elle suivait son idée, elle obéissait à son plan :

arracher à cet homme l'ordre de rendre la liberté à Alain.

Killerton se rassura tout à fait. Il se releva et se rapprocha lui aussi de la table, qui se trouva placée entre lui et la jeune femme. De cette façon il n'avait, lui aussi, qu'à allonger le bras, à tendre la main pour s'emparer des armes. Il demanda à l'apparition :

— Quel est ce grand acte d'honnêteté que vous me demandez d'accomplir ?

Il y avait sur la table le portefeuille du délégué. Ameline posa son doigt dessus, et sans hésitation, sans feinte, elle répondit :

— La mise en liberté immédiate d'Alain Prigent de Bocenno.

Killerton avait recouvré toute sa présence d'esprit. La femme qu'il avait devant lui était très vivante, en chair et en os ; c'était sa femme à lui, la comtesse Ameline, que, sur le témoignage de Saint-Julien, de Sholton et de Ralph Gregh, il avait crue morte.

Il n'en était rien. Elle vivait. Il se rappelait la voix étrange qui l'avait fait tressaillir quelques jours plus tôt, au moment où il s'était vu accuser devant son rival, son ennemi intime, le citoyen Thiard. Maintenant tout s'expliquait, tout devenait clair à ses yeux.

— La mise en liberté d'Alain Prigent ? répéta-t-il comme un écho.

Son accent était plein d'ironie. Il avait retrouvé tout son courage. Ce n'était plus un fantôme qu'il avait à combattre, ce n'était pas même un homme. C'était une femme jeune, une femme sur laquelle il avait des droits, puisqu'il était son mari.

Alors, au lieu de trembler comme tout à l'heure, il se fit insolent, agressif, provoquant.

— Savez-vous, ma toute belle, que, par suite d'un déplorable accident qui m'avait induit en erreur, je vous avais crue morte !

— Qui vous dit que je ne le suis pas ? répliqua la femme, comprenant toute la faute qu'elle avait commise en révélant trop tôt son identité.

— Oh ! que non pas ! raille le scélérat. Vous êtes trop jolie, ma douce Ameline, pour que je me fasse l'ombre d'une illusion à cet égard. Et je m'aperçois que vous avez fort bien joué votre rôle de disparue, mais que vous jouez infiniment moins bien celui de revenante.

Il avait repoussé le fauteuil placé près de la table. D'un geste, penché en avant, il avait repris possession de ses armes.

Et maintenant il était le plus fort.

La jeune femme recula sous ce regard de fauve. Elle eut comme la sensation qu'elle était vaincue, que la partie engagée si vaillamment par elle pour le salut d'Alain de Bocenno était désormais perdue. Cet homme, ou plutôt ce monstre, la tenait en son pouvoir.

Mais elle était brave, et brusquement elle se rappela que là, tout près d'elle, il y avait un bras sur lequel elle pouvait compter, celui du fidèle Le Bellec.

Cependant, Killerton, de plus en plus agressif, poursuivait le cours de ses impertinences.

— Ah ! ah ! ah ! ricana-t-il, vous êtes décidément une femme d'esprit, Ameline.

Ameline répondit par un sourire de mépris au ricanement du fauve. Il continua, appuyant sur les termes :

— Comme tout s'éclaire ! comme tout devient lucide ! Encore une légende populaire qui s'en va ! C'était vous, Mapiouank, le jeune fils, l'esprit femelle qui accompagnait ce paladin, le chef de la Kerret-ar-laz ? Mes compliments, ma chère. Vous êtes une héroïne de roman.

— Et vous, fit-elle avec une expression de dégoût intraduisible, vous êtes encore plus infâme que je n'aurais pu le croire.

Killerton riait. Il avait oublié Saint-Julien, Ralph Gregh, tous ses motifs d'inquiétude précédents. N'était-ce pas pour lui la meilleure des bonnes aubaines de retrouver vivante cette femme qu'il avait cru morte, ce qui le délivrait d'une accusation de meurtre imprudemment lancée.

— Et, reprit-il, c'est à moi que vous venez demander